

Explore.

22 avril - 24 juin 2017

Zainab Andalibe & Nicolas Kozerawski, Vincent Blesbois, Caroline Corbasson,
Manuela Costa Lima, Johan Decaix, Marc Étienne, Audrey Martin,
Abraham Poincheval, Éléna Salah, Lucas Volpe

-

*« Ici, c'est toujours « ailleurs ». Nous l'apprenons dès notre naissance et nous ne pouvons que vivre dans cet écart, dans cette distance intérieure, que nous éprouvons tantôt comme une blessure, tantôt comme un exil, suscitant soit un besoin d'apaisement, soit un désir d'aventure, le plus souvent les deux en même temps. » Gilles A. Tiberghien**

« La géographie des artistes contemporains explore désormais les modes d'habitation, les multiples réseaux dans lesquels nous nous déplaçons, et surtout les formations économiques, sociales et politiques qui délimitent les territoires humains. Ce sont là quelques-uns des sujets majeurs de l'art actuel, traversé par l'obsession de décrire la planète et d'utiliser ses espaces à l'aide d'investigations, de mises en scène et de récits. » Nicolas Bourriaud

« La méthodologie historique aborde les événements et les objets [...] de manière chronologique, en considérant leurs antécédents, leurs causes, et leurs effets. Mais l'analyse des actions et artefacts humains peut, au lieu de considérer leur dimension temporelle, se concentrer sur leurs aspects spatiaux. » Thomas DaCosta Kaufmann

-

À l'instar des centres d'art - institutions ouvertes sur le monde - pour son exposition inaugurale, le CACN expose les propositions de onze artistes venus de tous horizons : Zainab Andalibe & Nicolas Kozerawski, Vincent Blesbois, Caroline Corbasson, Manuela Costa Lima, Johan Decaix, Marc Étienne, Audrey Martin, Abraham Poincheval, Éléna Salah et Lucas Volpe. Ils réunissent des œuvres symboles d'explorations, qui sont autant d'artefacts de notre Terre et de l'Espace, allégories d'un lointain de plus en plus tangible.

L'exploration est une forme métaphorique de l'art. Le philosophe Georg Simmel écrit* que « c'est en cela que réside la relation profonde existant entre l'aventurier et l'artiste, et que s'explique peut-être aussi l'attraction que l'artiste éprouve pour l'aventure, car c'est bien l'essence de l'œuvre d'art de découper un morceau des séries infiniment continues du monde ou de la vie, de le libérer des ensembles qu'il forme avec tout. » Aujourd'hui, force est de constater que les artistes partent en quête d'un inaccessible palpable. Cependant, chacune des pratiques exploratoires sont singulièrement ancrées dans un environnement ténu. Partant à la recherche de territoires (in)connus, ils collectent et inventorient leurs découvertes. Ces expéditions aux quatre coins du monde ne sont plus des errements mais des nouveaux terrains de jeux qu'ils sondent avec tous les moyens mis à leur portée. Ce rapport à la Terre s'identifie souvent dans leurs œuvres par le minéral qui y est très présent. Par ces pièces, ils construisent de nouveaux récits, pour dorénavant pallier l'inexistence de territoires vierges. Sauf quelques exceptions souterraines ou sous-marines, l'époque des grands explorateurs ethnologues et scientifiques de tous bords, foulant le sol de territoires inexplorés, est révolue. L'exploration se définit donc autrement.

Et notamment dans le champ de l'art. Les artistes se réapproprient des sentiers autrefois empruntés, revenant sur les pas des générations plus anciennes imprégnées du *ambulo ergo sum*, le « je marche donc je suis » du philosophe Pierre Gassendi. Se déplacer, faire l'expérience de la marche dans des montagnes proches ou des contrées éloignées, c'est aussi penser et ressentir d'une manière différente l'écoulement du temps.

Explorer c'est également vouloir comprendre le monde. Les artistes refondent ici le leur, le signifiant par des projections mentales ou par des excursions au sein de tous les continents. Ils sont pour la plupart des globe-trotters, voyageant de ville en ville, de pays en pays, à la découverte de particularisme. Cette perception est intrinsèque au travail de l'artiste qui quitte l'atelier pour un ailleurs toujours plus lointain, adoptant l'attitude humaniste d'une exploration plurielle, hétérogène, et épidermique avec ce qui l'entoure.

Voyager c'est accumuler – en plus des objets – un savoir empirique. Or, dans l'espace du CACN on ne peut que remarquer des références à la notion universelle qui est celle d'observer. Cette citation de 1947 du critique d'art Christian Zervos, qui explique que les artistes étaient des « [...] *natures prêtes à se diriger vers la plus lointaine terre, celle qui n'a pas encore de géographes, d'historiens, de dialecticiens* », nous semble à présent surannée. Ils réinventent cependant chaque jour le socle universel qu'est notre planète. Ils ajoutent des traces, des chemins processuels hybrides indépendants de toutes zones cloisonnées. Pour eux, la géographie est un objet d'étude, un terrain de sédimentation, extrapolé par des projets nomades dont l'exposition est seulement le substrat. Être dans cette posture c'est sortir d'un monde foncièrement balisé pour créer d'autres normes, d'autres lignes plus mouvantes. Le XXIème siècle est ainsi un temps où les limites de notre monde sont définitivement connues, nous efforçant à projeter notre regard vers le haut.

L'horizon cosmique, jadis empli de fantasmes, est depuis quelques décennies une zone intarissable à conquérir concrètement. La Lune, véritable point d'attraction d'une vision de l'espace, provoque un vertige qui nous pousse à la méditation. L'intégration profonde dans notre imagier mental de la perception que nous avons de cet unique satellite naturel de la Terre est univoque. Les mystères de la Lune ne sont plus à sonder, néanmoins la regarder et l'étudier sous toutes ses porosités fascinent toujours. L'aspect scientifico-poétique des découvertes de Galilée en témoignait déjà, tout comme les dernières recherches de la Nasa (ou encore de l'Agence Spatiale Européenne et du Centre National d'Études Spatiales), jusqu'aux représentations davantage subjectives faites *hic et nunc* par les artistes.

Audrey Martin façonne la face visible (le positif) et la face cachée (le négatif) de la Lune pour nous montrer ses aspérités, son côté foncièrement minéral, froid et pourtant attirant. Ces *Topographies lunaires*, d'une matière maintes fois usitée, le plâtre, sont transposées à l'état d'objets contemplatifs. Par un souci de méthode cosmologique, elle l'analyse et la représente en quatre parties infiniment distinctes, mais pourtant indissociables. Les reliefs de ces sphères topographiques sont accrus par la lumière naturelle projetée sporadiquement au sein de l'espace *in situ* dont elles prennent part.

Une *cosmétique du cosmos* est ambiante dans l'univers plastique de **Caroline Corbasson**. Les photographies anciennes de montagnes qu'elle redessine avec du graphite, ce minéral noir friable, rajoute l'effet lunaire à cette série intitulée *Un nuage a commencé à couvrir le soleil doucement, entièrement*. Les strates minérales et ce nuage nerveux sont des prospections scientifiques délicatement empreintes d'une *poétique de l'espace*. Par ces nébuleuses, Caroline Corbasson tente de *cosmographier* ce qui nous entoure. Ce rapport à l'Espace est une constante dans son travail, de même lorsque l'on découvre les documents en noir et blanc qui complètent la série, datant de 1910, récupérés dans les archives de l'Observatoire de Marseille. Elle s'est appropriée ces captations de comètes, vouées à disparaître du fait de la numérisation, pour les esthétiser par le biais de plures concentriques.

L'œuvre *Projeto Correspondência* de **Manuela Costa Lima** est ce que l'on peut appeler un projet global. En 2012, elle décide de rechercher via la plateforme Google Earth des dizaines d'inconnus à travers le monde. En faisant confiance au hasard, et sélectionnant des vues d'habitations, elle décide d'envoyer des lettres destinées à des adresses néozélandaises, norvégiennes, suédoises, chiliennes, étatsuniennes, brésiliennes, françaises... Elle glisse à l'intérieur des enveloppes un message et une autre enveloppe affranchie à son adresse de São Paulo (Brésil). Beaucoup de courriers ont été retournés sans suite, d'autres n'ont jamais trouvé leurs destinataires, et enfin certains quidams lui ont répondu. Depuis cinq ans maintenant, Manuela Costa Lima et ses correspondants de plusieurs nations entretiennent une relation épistolaire. Chacun des correspondants a en sa possession le livre-œuvre envoyé par l'artiste, gardant précieusement cet ouvrage, pour se rappeler cet intense tissage qui existe aujourd'hui entre eux et elle.

Manuela Costa Lima, par le champ foncièrement fécond de son projet, ouvre la possibilité utopiste de s'unir simplement dans un contexte de société mondialisée cultivant de plus en plus l'entre soi.

Les vingt-quatre dessins de *Trap Houses* de **Marc Étienne** sont le résultat d'une série au long cours représentant des maisons de rappeurs-dealeurs originaires d'Atlanta ou de Détroit, dans lesquelles sont tournés des clips du mouvement musical appelé « la Trap ». L'artiste nous donne à voir le côté frontal et inhospitalier de ces semi-squats urbains auxquels il confronte des maisons bourgeoises dessinées lors d'un de ses passages à Aix-les-Bains. Cette mixité sociale est bien sûr illusoire. En utilisant le matériau noble qu'est l'encre de Chine, Marc Étienne fait entrer ce mouvement musical underground de plus en plus puissant et dont les références sont multiples, dans le milieu lui aussi très codé de l'art contemporain, lui associant alors un autre niveau de lecture. Insérer cet univers dans le prisme scénographique d'une exposition est également une réponse à l'appropriation culturelle à laquelle la communauté afro-américaine est confrontée. Au-delà du côté *dirty pimp* de ces vidéos ou des paroles des chansons sur fond de prostitutions, de trafics de drogue, de récits de passages en prison haute sécurité *Made in USA* et de règlements de compte violents, Marc Étienne impose avec force au visiteur un inventaire de lieux qu'il a lui-même explorés pour *in fine* instaurer le doute entre une attirance esthétique et le paradoxe répulsif que provoque les *Trap Houses*.

Éléna Salah, a ramené d'un voyage au Vietnam des prises de vues photographiques de Tam Coc, « la Baie d'Halong terrestre ». Marquée par les perspectives et les reliefs uniques de ces paysages, l'artiste raconte l'espace géographique avec des moules en plâtre qui pallient le côté rigide de la verticalité de l'image. Ces sculptures sont autant d'excavations que des résurgences de la représentation verdoyante et humide que nous regardons. Cela nous rappelle une citation de Saul Leiter : « *Les photographies sont souvent considérées comme la réalité pure, mais en fait elles sont des petits fragments de souvenirs de ce monde inachevé.* » Ces matrices blanches sont des appendices de la photographie et accentuent de ce fait les volutes des collines et la profondeur du paysage. Ce procédé n'est pas seulement esthétique mais sacralise la beauté de cette partie de l'Asie, la rehaussant à ce que ce territoire a de pur et d'originel.

Entre deux brèves extractions terrestres est un projet de longue durée que **Vincent Blesbois** réalise entre les montagnes et les routes qui y mènent. L'installation regroupe en substance les artefacts prélevés lors de ses *trails* ou de ses multiples déambulations. Les objets proviennent de plusieurs régions de France (le pouzzolane, le ressort en acier) ou de l'étranger (le maillon d'acier ramassé en Grèce). La photographie, prise au Portugal, dévoile un arbre aux formes un peu trop rectilignes. C'est en fait un pylône électrique déguisé. À cela s'ajoute des pièces produites par l'artiste lui-même, mais qui semblent provenir d'un terrain vague (le carré en béton armé) ou d'une forêt (la mousse extrudée). Les couvertures de survie découpées soigneusement et encadrées sont moins là pour des raisons esthétiques que pour un certain fétichisme du matériau, notamment dans la récupération et l'importance que porte l'artiste sur les différents types de bois. Cette mise en scène en suspension et singulièrement bien disposée décèle un certain nombre de traces qui semblent anecdotiques mais qui finalement ne le sont guère. La bouteille de rhum (de Trinité-et-Tobago), rappel romantique de l'exploration, clos l'ensemble. Cet inventaire est une métaphore de la géographie urbaine ; ou plutôt un moyen de mettre en exergue une superposition ambiguë : la nature prendra-t-elle le dessus sur les excroissances industrielles de l'homme, ou le contraire ? Une interrogation qui demeure en suspend.

Johan Decaix plonge le plus souvent le visiteur dans des œuvres hétérotopiques, qui souvent empruntent les codes de l'exploration science-fictionnelle ou fantastique. Il se projette à la fois dans des zones telles que les parcs d'attractions abandonnés, les cimetières, les châteaux hantés, ou bien dans des histoires de conquêtes spatiales. Il s'empare des légendes et mysticismes pour les assujettir au réel. Avec l'installation *Evidence#1*, composée de relevés d'eau provenant du lac, de sérigraphies, de polaroids et d'un film, Johan Decaix nous mène au Loch Ness en Écosse, où il aurait aperçu la créature lacustre. La chasse aux chimères n'est plus, l'artiste en a - il faut croire - la preuve irréfutable. Son travail d'appropriation des mythes qu'il retranscrit dans l'univers du plausible est un *reenactment* qui met en tension nos croyances les plus profondes.

Abraham Poincheval, artiste *claustrophile*, enchaîne les expériences d'enfermement extrêmes, performances qui le pousse au voyage intérieur, voire mystique. Explorer ainsi est une façon d'échapper au monde. Cette image symbolique du dehors vers le dedans fait écho au comportement de l'ours en hibernation. Le prototype construit en 2013 et présenté dans l'espace du CACN est la genèse de ce qui par la suite fut une communion totale entre l'artiste et l'ours. Ce projet le mena en 2014 à poursuivre ce travail méditatif profond en s'installant durant treize jours et treize nuits au sein de l'animal

pour d'emblée s'immerger dans une structuration de l'ordre du vivre et du survivre. Cette notion d'entre-deux est d'ailleurs très présente dans la pratique de l'artiste. Pour lui, l'espace confiné doit par la force des choses ne plus être ressenti comme une contrainte ; mais plutôt, paradoxalement, comme une ouverture, élément moteur entraînant une *cosmicité de l'esprit*. Figure de proue des artistes *expéditionnistes*, Abraham Poincheval nous laisse entrevoir que rêver d'un ours, se déguiser en ours, c'est d'abord un processus. Mais c'est aussi révéler une histoire des origines ; c'est se situer originellement à la croisée de l'animal et de l'humain.

Lucas Volpe se sert de la géodésie pour parfaire son rapport à la terre. Et notamment par des cartographies objectives et critiques. Dans *Les Nouveaux Continents*, l'artiste façonne des cartes maritimes où l'on peut voir des îles pointillistes et multicolores. Ce sont en fait des amas de détritiques flottants au large de plusieurs courants océaniques à travers le globe, et reproduits à des échelles allant de 1 : 25000 à 1 : 250000. Ces cartes sont mouvantes et éphémères mais elles prouvent – grâce à l'aide de scientifiques avec lesquels l'artiste travaille – le désastre écologique qui se joue également loin des côtes continentales. Les légendes des cartes, au lieu de lister les ensembles topographiques, listent les produits toxiques contenus dans ces îlots.

Lucas Volpe voue une passion aux explorateurs et aux grandes civilisations découvertes aux siècles derniers. La série *Carnet de voyage* nous ramène sur la terre ferme, à Riga (Lettonie), Tartu (Estonie), Moscou et Saint-Pétersbourg (Russie). Il visite ces villes entre 2012 et 2014 et décide, à partir de 2013, de se remémorer et de créer les cartes des trajets parcourus en leur sein. Ces quatre cartes sont dans le style de celles réalisées jadis par les populations de Micronésie. Elles se construisent avec la mémoire, et forment ainsi des lignes abstraites mais dont il est simple d'en deviner les contours. Le substrat de ces cartes se repose sur l'imagination et les souvenirs. Ici, le goudron qui définit les différents points de déviations est là pour rappeler l'urbanité de ces villes d'Europe de l'Est, où le sens de l'orientation est mis à l'épreuve, à l'opposé de l'archipel reculé de l'Océanie que sont les États fédérés de Micronésie.

En 2016, **Zainab Andalibe & Nicolas Kozerawski** ont exploré la partie marocaine du Sahara Occidental pour un ensemble de projets prénommés : *Terrain vague, Boujdour*. Dans un espace du CACN, les deux vidéos présentées côte à côte donnent à voir les deux artistes tirer un fil, s'éloignant l'un de l'autre et se mouvoir dans une marche calme vers l'horizon aride de ce désert où le nomadisme est la norme. Nous les voyons disparaître, chacun seul dans l'immensité, tirant la corde bleue qui est à la fois une délimitation rappelant inévitablement la frontière, et un objet rond ressemblant à un globe terrestre - symbole d'exploration - qui se délie au fur et à mesure de leur avancée dans un territoire possiblement hostile pour tout individu qui prend le risque de se perdre dans l'inconnu.

Les artistes ne sont plus enracinés dans un territoire, mais explorent l'ailleurs, s'inscrivant partout dans une errance contrôlée, génératrice de découvertes (in)volontaires. Leurs déplacements sont l'occasion de défier leurs propres repères, de les déléguer au rang de plateforme créatrice en repensant parfois les anciennes aventures des explorateurs-pionniers. Leurs gestes sont les résultats de multiples visions qu'ils posent sur le monde. C'est une quête du savoir qui se meut dans cet élan. Le réflexe enfin, est pour ces onze artistes un rejet de l'immobilisme.

L'appréhension du monde assemblée dans cette exposition n'est pas un inventaire omniscient, mais énonce plusieurs thèmes (in)explorés : les conquêtes spatiales, les excursions proches et aux confins de la Terre. Lorsque les artistes expérimentent les terrains, ils les arpentent alors de façon concrète mais non conventionnelle.

Explorer n'est plus aujourd'hui une quête de découverte pionnière. En conséquence, ce qui prime est la liberté de s'extraire de ce qui obstrue, afin de créer de nouvelles strates, des « œuvres-monde » indépendantes et intenses. Inhérente à l'activité humaine, l'exploration est symptomatique d'un dépassement physique ou intellectuel. Gravier des montagnes, marcher sur des routes maintes fois empruntées, se déplacer dans des déserts où l'humanité s'est mainte fois perdue, est, en effet, un socle commun sur lequel, à travers le globe, les artistes réinventent le déjà connu, le déjà vu. Ces explorateurs du futur imaginent ainsi de nouvelles *terrae incognitae*.

Bertrand Riou, commissaire de l'exposition.

* Se référer pour les sources à la bibliographie exhaustive mise à disposition au CACN.